

Le Point

20 février 2020

Hiro Onoda, dernière sentinelle du Pacifique

Reclus sur un îlot, un soldat japonais a cru, jusqu'en 1974, que la Seconde Guerre mondiale se poursuivait !

PAR BAUDOIN ESCHAPASSE

Quand Hiro Onoda a émergé de la jungle, sur l'île de Lubang, aux Philippines, le 20 février 1974, sabre de samouraï à la ceinture et fusil d'assaut en bandoulière, l'explorateur Norio Suzuki n'en a pas cru ses yeux : « Je ne l'avais pas entendu approcher. Il est sorti des fourrés comme un fantôme. Nous avons discuté un long moment. Je lui ai dit que la guerre était finie depuis près de trente ans, mais il ne m'a pas cru. Et il est reparti dans la forêt. » Il fallut faire venir un officier supérieur de l'armée nipponne pour donner l'ordre à Onoda de se rendre, le 9 mars 1974. Accueilli en héros à Tokyo, la dernière sentinelle du Pacifique écrira très vite le récit de ces trois décennies passées seul (ou presque) dans la jungle, qui paraît aujourd'hui en français, quarante-cinq ans plus tard.

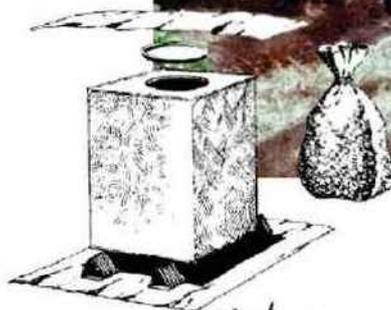
Déni et code d'honneur. Cet ouvrage se lit comme un roman d'aventures : l'histoire d'un Robinson en uniforme qui survit dans un environnement hostile, mais celle aussi d'un Crusoé qui vivrait dans le déni de son naufrage. Car Onoda refuse d'admettre que le Japon a perdu la guerre. Certes, il a vu des tracts, dispersés au-dessus de son île par les Américains, annonçant la reddition de l'empereur. Mais il a cru à une ruse ennemie pour l'inciter à déposer les armes. Certes, les coups de feu se faisaient plus rares, mais il a pensé que le conflit se poursuivait, plus loin sur le front. Il croyait dur comme fer que son devoir était de continuer à garder le bout de rocher qu'on lui avait confié.

Au début de cette étrange aventure, trois autres soldats japonais l'accompagnaient. Lorsque l'un d'entre eux, Akatsu, a déserté en 1949, Onoda l'a traité de traître. Et quand un avion philippin a survolé l'îlot en 1952, appelant, au haut-parleur, les hommes restants par leur prénom, ils ont pensé que leur ancien camarade les avait dénoncés. Les deux compagnons d'infortune d'Onoda, Shimada et Kozuka, ont fini par mourir dans des échauffourées avec des forestiers.

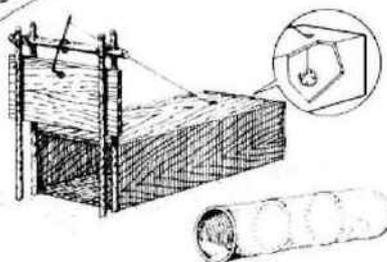
Bien qu'il ait récupéré un transistor en 1965, Onoda n'a pas voulu apporter de crédit aux informations qui y étaient diffusées. « Ce qui prétendait être une émission du Japon [...] était, de mon point de vue, un enregistrement concocté par l'ennemi et rediffusé avec les modifications appropriées », pensait-il. Si cet aveu volontaire



Perdu. Le soldat Hiro Onoda, retrouvé en 1974 sur l'île Lubang, aux Philippines.



Survie. Ci-dessus, pot où sont enfouis les sacs de riz, à l'abri des rongeurs. Ci-contre, deux pièges à rats.



« [Un avion] largua des tracts, et un haut-parleur ne cessait de répéter : "Onoda, Kozuka, la guerre est terminée." Cela nous rendit furioux. Nous voulions hurler aux odieux Américains d'arrêter [...] de nous mentir. »

laisse pantois, pour Sébastien Raizer, écrivain français exilé à Kyoto depuis six ans, à qui l'on doit la traduction de ce livre, cela tient à la mentalité japonaise. « Onoda incarne une part fondamentale de l'esprit japonais, ce que l'on appelle le Yamato-damashii. Sous l'ère de Meiji, qui a débuté en 1868, la classe des samourais a été dissoute, mais pas son esprit. Leur code d'honneur, connu sous le nom de bushido, s'est répandu dans toutes les couches de la société, où il perdure encore », analyse-t-il. Pour Raizer, Hiro Onoda a incarné ces valeurs en gardant le maquis si longtemps. Sa loyauté et son dévouement à l'égard de l'empereur firent de lui un symbole, à son retour au pays, en 1974. Tour à tour éleveur de bétail au Brésil puis animateur de colonies de vacances, Hiro Onoda est mort au Japon en 2014, à l'âge de 92 ans ■

Au nom du Japon, de Hiro Onoda. Traduit du japonais par Sébastien Raizer (La Manufacture de livres, 320 p., 20,90 €).